

6

Le webzine de n'co éditions - Juillet 2026
/ textes / images







Le webzine de n'co éditions - avril 2026/ textes & illustrations

sommaire

auteurs /	p.4
nouveautés / parutions	p.4-5
guillaumeauday / extraits de texte	p.6
pauldubreuil / extraits de texte	p.12
nicolasorez / extraits de texte	p.12
frédéricgaillard / extraits de texte	p.28
jyg illustrations	p.34

.6 auteurs

Ce nouvel auteur intègre n'co éditions.

Portraits et parutions...

Toutes les parutions sont consultables sur le site www.nco-editions.fr



Guillaume Auday

Titulaire d'un doctorat en Sciences Physiques, Guillaume Auday travaille depuis plus de 20 ans en tant qu'ingénieur dans l'industrie. Passionné de sports et de voyages, il est également un fervent lecteur de romans policiers et de science-fiction.

Alicia, son premier roman, puis L'énigme du Louvre allient avec talent ces deux genres.

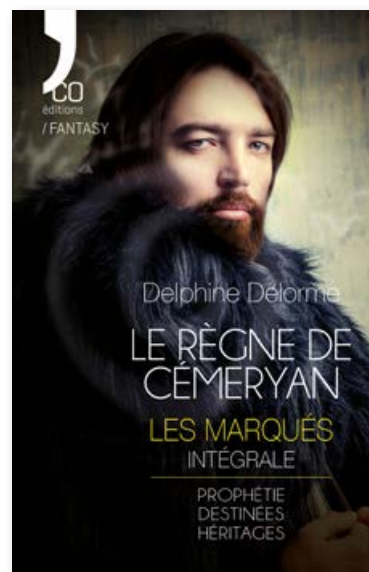


POLAR

Guillaume Auday

Futur, présent, passé, où sont les frontières ?

.6 nouveautés



FANTASY

Delphine Delorme

La saga des Marqués à travers la vie de Cémeryan, roi de Vandia



HUMOUR

Frédéric Gaillard

**C'est notre enfance qui nous forme...
voire, nous déforme...**



ROMAN

Nicolas Sorez

Fantôme, quand tu nous tiens...



S.F.

Paul Dubreuil

On ne choisit pas souvent le lieu de sa renaissance...



NOUVELLES

Roger Baillet

Homme, femme, dieu ou déesse, amour, quand tu nous tiens...



THRILLER

Claude Sorel

Histoires croisées entre bonnes gens



ROMAN

François Ruiz

Une quête d'amour et d'identité

.5 extraits

POLAR

Guillaume Auday

L'énigme du Louvre

Futur, présent, passé, où sont les frontières ?

Une nuit, un homme retrouvé inconscient dans les galeries du Louvre affirme être Gabriele Angeli, peintre florentin mort en 1514. Quelques jours plus tard, un corps vêtu de la même manière est repêché dans la Seine.

Cette enquête, en apparence banale, est confiée à Yann Kowalski, fraîchement muté au légendaire Bastion, siège de la police judiciaire parisienne. Elle le mènera bien plus loin qu'il ne l'imagine.

De la Renaissance italienne jusqu'à un futur lointain où tout semble se jouer, entre expériences interdites et services secrets russes, Kowalski va devoir démêler une énigme qui brouille les frontières du passé, du présent et de l'avenir.



<https://www.nco-editions.fr/boutique/l-enigme-du-louvre.html>

Prologue

Les grands murs immatériels de la pièce s'ouvraient sur une vaste plaine aride et dénuée de la moindre végétation. Le sol, craquelé et poussiéreux, semblait souffrir d'une absence prolongée d'eau, comme s'il n'avait pas plu depuis des siècles. Émergeant de cet univers inhospitalier, de nombreux édifices aux lignes épurées se dressaient telles des oasis. Si la plupart arboraient des formes rectangulaires, certains présentaient des géométries ovoïdes ou en spirale. Tous, cependant, partageaient une caractéristique commune : des parois réfléchissantes destinées à repousser la chaleur accablante.

La couleur du ciel, d'un bleu céruléen, contrastait avec les teintes orangées et rougeâtres de l'étendue désertique. Dans ce ciel sans nuages pullulaient une multitude d'engins volants, probablement des véhicules transportant des passagers. Portés par un coussin d'air, ils flottaient à bonne distance du sol brûlant. Par instants, ils s'évanouissaient brusquement avant de réapparaître quelques dizaines de mètres plus loin, comme défiant les lois de la physique.

Seul dans la pièce, le Gouverneur arpentait nerveusement le sol, attendant avec impatience le début de la réunion qui scellerait le destin d'un projet initié plus d'un demi-siècle auparavant. Un projet stratégique, essentiel à la suprématie de son continent. Classé ultraconfidentiel, il représentait bien plus qu'une simple conclusion : il incarnait le début d'une nouvelle ère.

L'homme se saisit de feuilles pliées posées sur la grande table transparente qui flottait en lévitation au centre de la pièce et qui, grâce à une nanotechnologie avancée, pouvait changer de forme, de dimensions, et même de texture au gré des besoins. Il était le seul à pouvoir lire le contenu de ces documents intelligents capables de se remplir par la simple pensée. La corvée de prise de notes en réunion avait disparu depuis bien longtemps... Tout en parcourant les pages, le Gouverneur jetait un regard distrait sur les immenses panneaux ancrés au sol, qui vantaient les mérites du continent et de son gouvernement tout en égrenant les prochains

événements culturels. Leur nombre et leur qualité prouvaient, s'il en était encore besoin, la domination du territoire sur son rival dans ce domaine.

– Votre Excellence, me permettez-vous d'entrer ?

Perdu dans ses pensées, le dirigeant ne parut pourtant pas surpris par cette interpellation. Il attendait la venue de son ministre.

Sans un mot, il lui fit signe d'entrer, puis activa l'opacité des parois immatérielles. D'un geste assuré, il enclencha également le brouillage maximal : aucun signal ne pouvait désormais pénétrer dans la pièce ni en sortir.

– D4n, faites-nous un point sur la situation, ordonna-t-il.

Le ministre D4n Masica (prononcez Dan Masica) était un homme brillant et cultivé. Malgré sa taille relativement modeste de deux mètres, il dégagait un fort charisme qui ne laissait personne indifférent.

– D'après nos informateurs sur place, Votre Excellence, nos adversaires s'apprêtent à lancer la phase finale du projet... Le dénouement est imminent !

– Intéressant... Faites vérifier ces éléments par nos hommes et informez-moi dès confirmation.

Comme à son habitude, le Gouverneur ne s'embarrassait pas de discours inutiles. Il allait droit au but, et chacun savait qu'il était vain de le contredire ou d'espérer obtenir des précisions supplémentaires.

– Et avez-vous des nouvelles de notre infiltré ? poursuivit-il.

D4n s'attendait à cette question, mais il prit tout de même son temps avant de répondre. Les dernières informations qu'il détenait n'étaient guère encourageantes, et il connaissait trop bien le Gouverneur : une réponse insatisfaisante pouvait le plonger dans une colère noire. Après un bref instant de réflexion, il se lança enfin :

– Rien de nouveau depuis notre dernier rapport, Votre Excellence. Mais, en un sens, c'est une bonne nouvelle. Si notre homme avait été démasqué, nous en aurions déjà entendu parler...

Au grand soulagement du ministre, le Gouverneur ne répondit pas. D'un simple geste, silencieux et impérieux, il lui signifia de se retirer.

Partie 1 : Les égarés

« L'art est le plus beau des mensonges. »

Claude Debussy

Chapitre 1 – Éclair nocturne

Musée du Louvre (Paris, France)

Mardi 29 juillet 2025

Allongé au sol, l'homme respirait encore, bien que toujours inconscient.

Quelques secondes plus tôt, un flash lumineux d'une intensité aveuglante avait inondé la pièce, si puissant qu'il aurait endommagé les rétines de quiconque se trouvait à proximité. Heureusement, à cette heure tardive, le musée était désert. Et ce n'était aucun des illustres pensionnaires de l'aile Denon qui aurait pu protester contre cette intrusion nocturne aussi soudaine qu'inattendue.

Baptisée ainsi en hommage à Vivant Denon, égyptologue et premier conservateur général du Louvre sous Louis XVIII, l'aile Denon abritait quelques-unes des plus précieuses œuvres du musée, dont l'inestimable *Joconde*. Dès l'escalier Daru, qui menait au premier étage, les visiteurs étaient accueillis par la monumentale statue sans tête, *La victoire de Samothrace*.

L'escalier débouchait sur la Grande Galerie et ses nombreuses peintures de la Renaissance italienne. On y admirait notamment les œuvres de Véronèse, Caravage, Titien, Raphaël, Botticelli, ainsi que les sculptures majestueuses de Michel-Ange, ou encore la célèbre *Vénus de Milo*. Plus loin, les vastes salles consacrées à la peinture française du XIX^e siècle exposaient quelques tableaux emblématiques : *Le sacre de Napoléon I^{er}*, *La liberté guidant le peuple*, *Le radeau de la Méduse*...

Plongée de nouveau dans le calme, la Grande Galerie retrouva rapidement son rythme habituel. S'étirant comme un long couloir sans fin de près d'un demi-kilomètre de long, le lieu semblait hors du temps. Son plafond voûté, traversé par une immense verrière, diffusait une lumière naturelle tamisée qui éclairait les murs pâles de la galerie. Le parquet en chêne, les moulures en plâtre et les plinthes en marbre représentaient un équilibre parfait entre élégance et solidité.

L'endroit semblait patiemment attendre l'arrivée prochaine de milliers de visiteurs. En ce cœur d'été, les touristes ne tarderaient pas à affluer pour découvrir les trésors inestimables de cette aile de l'emblématique musée parisien. Mais pour l'heure, l'homme gisait au sol, toujours inconscient... Sa tenue, étrangement anachronique, attirait immanquablement le regard : une ample chemise de lin blanc, surmontée d'une longue tunique descendant jusqu'aux genoux et maintenue à la taille par une ceinture usée par le temps. Ses jambes étaient recouvertes de collants pourpres, enfilés dans des souliers en cuir aux bouts pointus. Nu-tête, il arborait une chevelure grisonnante en désordre, contrastant avec l'allure presque théâtrale de son accoutrement.

L'individu était étendu au pied d'un immense tableau aux couleurs éclatantes. L'œuvre, d'une beauté saisissante, captivait le regard par la précision rare de ses détails. On y distinguait plusieurs personnages, sans doute des domestiques, s'affairant autour d'une vieille femme alitée, recouverte d'une vaste couverture bleue. À l'arrière-plan, deux hommes et un enfant observaient la scène avec une expression qui ne laissait guère de doute sur l'issue imminente de la situation. Au pied du lit trônait une table en bois, sur laquelle reposait un imposant chandelier à quatre bougies. La finesse du trait était telle qu'on croyait voir vaciller les flammes. Un chien, couché, le regard empreint de tristesse, ajoutait à la scène une touche poignante de mélancolie. La noirceur ambiante n'était rompue que par une lueur furtive émanant d'une grande fenêtre.

Sous le tableau, un écriteau en bois informait les visiteurs que l'œuvre avait été peinte en 1514 par un certain Gabriele Angeli (1457-1514). Elle avait donc été réalisée l'année de la mort de l'artiste.

– Christophe, Patrick, vous me recevez ?

Provenant du PC sécurité, la voix brisa le silence qui enveloppait le musée.

– Oui, Ludo, répondit un homme après quelques secondes d'hésitation. Que se passe-t-il ?

– Moi aussi, je suis là, ajouta une seconde voix. Un souci, chef ?

– Euh... apparemment, oui. Un capteur de vibrations s'est déclenché au premier étage de l'aile Denon. Tout semble calme, mais en visionnant les vidéos, j'ai vu un énorme éclair en face de la *Joconde*. Je n'arrive pas à comprendre ce que c'est... Faut aller vérifier. Qui est le plus proche ?

– Je suis au rez-de-chaussée. Je m'en occupe, répondit l'un des deux agents de sécurité.

– OK, Chris. Sois prudent, on ne sait jamais. Et reste en contact en permanence.

– Reçu. T'inquiète pas, j'y serai dans moins d'une minute.

Sans plus attendre, l'agent s'engagea vers le premier étage. Il avançait d'un pas assuré, les sens en alerte, prêt à réagir au moindre signe suspect. Le faisceau puissant de sa lampe torche balayait les lieux avec méthode, révélant les moindres détails dans l'obscurité. Bien qu'il connût les lieux sur le bout des doigts et fût habitué aux rondes nocturnes, une intuition tenace lui intimait de rester sur ses gardes.

« C'est toujours dans ces moments-là que les détails les plus anodins prennent une tournure inquiétante », murmura-t-il d'un ton péremptoire.

Refusant de céder à la paranoïa, il poursuivit sa progression, empruntant l'escalier menant à l'étage supérieur. L'arrivée était proche...

Ne panique pas, Chris. Plus que quelques mètres et...

Un bruit le coupa net dans ses pensées. Son cœur s'emballa. Il porta instinctivement la main à sa ceinture. Fausse alerte. Ce n'était que la sonnerie de son téléphone lui indiquant l'arrivée d'une simple notification.

« Putain! lâcha-t-il. J'ai failli crever. Saloperie de technologies! »

Sans attendre que son pouls retrouve un rythme normal, il reprit sa marche, un brin honteux d'avoir sursauté pour si peu.

Il atteignit rapidement la vaste salle et découvrit le corps inerte de l'individu, étendu au sol. Il s'agenouilla et approcha la main du sol, puis la retira aussitôt : la pierre était chaude. Une odeur étrange flottait dans l'air, comme un mélange de bois brûlé et de métal chauffé. Le sol, à l'endroit du flash, portait encore des traces noircies. Malgré tout, le lieu baignait dans un silence total et rien ne trahissait la moindre menace.

Rassuré, Christophe porta sa main à son talkie-walkie et appuya sur le bouton.

– Les gars, je suis à côté de notre homme. Il est inconscient mais il respire. Aucun signe visible de blessure.

– Reçu. J'appelle quand même le 15 par précaution. Tu as vu autre chose ?

– RAS dans les environs. Par contre, je suis passé ici y'a même pas dix minutes pendant ma ronde. Comment ai-je pu louper ce type ? Surtout habillé comme il est... Vous devriez voir ça !

– OK, reçu. Patrick, rejoins Christophe dès que tu peux. Et je vous envoie aussi du renfort depuis Sully, on sait jamais.

Chapitre 2 – Seine macabre

Le Bastion, siège de la Police Judiciaire (Paris, France)

Mardi 5 août 2025

Le poster trônait fièrement sur le mur blanc du vaste *open space* situé au quatrième étage.

Quelques semaines auparavant, Yann Kowalski avait pris possession de ce bureau dont le principal atout, à ses yeux, était de n'avoir personne dans le dos. Lorsqu'était venu le moment de décorer ce lieu impersonnel, il n'avait pas hésité une seule seconde : sa bonne vieille affiche du Mont-Blanc avait naturellement trouvé sa place... La seule amélioration fut de donner un écrin digne de ce nom au poster en lui offrant un cadre aux larges bordures marron, imitation bois. Il n'était désormais plus dans sa petite ville de province mais bel et bien à la capitale !

Après l'échec amer de sa nomination comme chef d'équipe à la DRPJ et les semaines de doute qui avaient suivi, Yann avait finalement accepté le nouveau défi qu'on lui proposait. Ce

n'était certes plus un poste à responsabilités, mais un emploi d'enquêteur au prestigieux siège de la police parisienne ne se refusait pas. Et surtout, cela lui permettait de se rapprocher de sa fille Mathilde, en quatrième année de médecine à la Sorbonne. Un avantage qui, à lui seul, validait ce nouveau départ.

Depuis 2017, la Police Judiciaire avait élu domicile dans le dix-septième arrondissement de Paris, au 36 rue du Bastion. Surnommé le Bastion, ce bâtiment moderne remplaçait le mythique 36 quai des Orfèvres, siège historique de la PJ depuis 1913 sur l'île de la Cité. Ce déménagement avait permis la modernisation et la centralisation des services d'enquête dans un lieu unique, plus adapté aux exigences contemporaines de sécurité et de technologie. Sur plus de trente mille mètres carrés, près de deux mille cinq cents agents y travaillaient quotidiennement.

Malgré cette prise récente de fonction, le flic avait réussi à préserver deux semaines de vacances qu'il avait passées en juillet dans une station savoyarde. Il n'aurait sans doute pas survécu à un été sans respirer l'air pur des Alpes, avec pour décor le majestueux géant blanc. Ses journées, bien remplies, s'étaient déroulées selon un rituel immuable : randonnées matinales dès l'aube, suivies de siestes et d'après-midi consacrés au farniente mais parfois entrecoupées de balades en VTT à assistance électrique. Une invention providentielle qui lui permettait de profiter des somptueux paysages sans trop de souffrance.

Yann fut brusquement interrompu dans sa rêverie par la sonnerie stridente de son téléphone fixe. Tout en se saisissant du combiné, il jeta un coup d'œil à l'écran de l'appareil.

– Oui, Jean, répondit-il.

Jean Rouchon était chef de groupe au 36 depuis une dizaine d'années. Pur produit de la PJ parisienne, il avait gravi les échelons un à un. Malgré un caractère fort à la hauteur de son ambition démesurée, il était d'une rigueur et d'une justesse irréprochables, ce qui lui valait le respect de ses équipes. Dès son arrivée en mai, Yann s'était rapidement bien entendu avec lui.

– Je sais que tu es déjà bien pris avec l'affaire Dumont mais il faut que tu te rendes au port du Louvre. On vient de repêcher un corps dans la Seine...

Yann accueillit avec soulagement la requête de son supérieur. Lui qui n'était pas un homme de bureau allait enfin pouvoir s'échapper du bureau et revoir la lumière du jour. Les raisons de quitter le poste ne manquaient pas : la météo était agréable en ce début de mois d'août, la capitale était calme malgré les touristes et, surtout, cette enquête qui piétinait depuis des semaines. Bref, tout était réuni pour aller s'aérer.

Et puis franchement, je préfère mille fois cette histoire de cadavre repêché à mon braquage à deux balles, songea-t-il.

Le braquage en question avait fait la une des médias et choqué l'opinion tant par sa violence que son échec cuisant. Le 15 juillet 2025, trois hommes cagoulés avaient tenté de cambrioler la bijouterie Dumont, dans le onzième arrondissement de Paris. Le gérant, roué de coups, n'avait échappé à la mort que grâce au sang-froid de son fils, intervenu armé d'un simple extincteur. Les images, captées par les caméras de surveillance, avaient fait le tour du Monde.

Mais depuis qu'elle avait été confiée à Yann, l'enquête stagnait. Les vidéos de la boutique et du voisinage n'avaient rien révélé de concluant, tout comme les relevés ADN et les sondages des informateurs. À croire que le braquage n'avait jamais existé !

Le policier récupéra son sac, en vérifia rapidement le contenu, puis quitta le bâtiment sans un mot. Après quelques minutes de marche, il s'engouffra dans la station de métro Porte de Clichy et monta dans une rame de la ligne 14. Les passagers n'avaient rien de commun avec ceux qu'il croisait habituellement au cours de l'année : un véritable brassage culturel, où se mêlaient visages venus d'Asie, d'Amérique du Sud, du Moyen-Orient et d'Europe.

Et dire qu'on prétend partout que les gens sont pauvres... pensa Yann, tentant de tuer le temps comme il le pouvait.

Au bout d'une demi-heure de trajet, il descendit à Châtelet et marcha jusqu'à sa destination : le quai du Louvre. Sur place, il aperçut rapidement un attroupement de touristes agglutinés sur la voie pavée de pierres sombres. À cet endroit, les berges n'offraient guère d'espace, coincées entre la Seine et un long mur beige au pied duquel des bouleaux s'alignaient avec régularité.

Non loin de là, il repéra plusieurs policiers municipaux qui empêchaient les curieux d'aller plus loin. Il se dirigea vers l'un d'eux et lui montra son badge.

– Lieutenant Kowalski, PJ, dit-il. J'ai besoin d'accéder au véhicule du SAMU pour examiner le corps repêché.

L'agent désigna un véhicule du SAMU, vers lequel Yann se dirigea immédiatement.

La dépouille, recouverte d'un drap blanc, reposait sur une table à roulettes dont les pieds étaient repliés.

Yann repéra un médecin et engagea la conversation.

– À votre avis, depuis combien de temps le corps se trouvait dans l'eau ?

Le médecin sembla hésiter avant de répondre.

– Difficile à dire avec certitude, mais à vue de nez, je dirais qu'il a passé au moins dix jours immergé. Ce n'est qu'avec les analyses qu'on pourra être sûrs...

Le docteur marqua une pause, puis reprit, visiblement pensif.

– Mais ce n'est pas la chose la plus intéressante...

– Ah, bon ? Que voulez-vous dire ?

Le médecin souleva délicatement le drap blanc en guise de réponse.

– Regardez par vous-même, dit-il. L'accoutrement de notre homme est pour le moins étrange...

En découvrant le corps, Yann comprit immédiatement ce que voulait dire le médecin. Il sortit son téléphone et prit une photo de l'homme. Celui-ci portait une large chemise claire sous un long manteau, avec des collants orange vif et des chaussures en cuir aux extrémités pointues.

Le polar, noir, thriller, c'est aussi :



en vente sur www.nco-editions.fr

.5 extraits

S.F.

Paul Dubreuil

Reboot ou la seconde vie de Benjamin

On ne choisit pas souvent le lieu de sa renaissance...

Sale type, Benjamin ? Vraisemblablement. Requin des ressources humaines, spécialiste du dégraissage d'entreprise, sans la moindre empathie... mais heureux... Et pourtant, sa vie va basculer. D'abord avec un licenciement, le sien pour changer, et pour Benjamin, c'est la fin de son monde, ce qui le pousse à se jeter sous le métro. Puis il ressuscite sur une Terre totalement différente et vierge où il va devoir reconstruire sa vie en compagnie de Jessica, la femme qui a tenté de le retenir sur le quai du métro. Confrontés à une nature sauvage, mais aussi merveilleuse, ils vont devoir réapprendre à vivre, et, par la même occasion, à redécouvrir leur humanité perdue.

<https://www.nco-editions.fr/boutique/reboot-ou-la-seconde-vie-de-benjamin.html>



Prologue

Peut-être est-ce dû à la plus gigantesque éruption solaire du siècle ? Depuis des jours, les astronomes de tous les pays bondissent comme des cabris, tout excités par le spectacle hallucinant qui se déroule sous leurs yeux. Le phénomène fait la une de la majorité des médias, chacun s'étonnant de la durée inhabituelle de l'épisode. D'autres sont moins amusés, cependant : les fournisseurs d'accès internet, par exemple, dont les réseaux sautent régulièrement, les exposant aux plaintes répétées de leurs clients irrités, excédés de ne pas voir leur sitcom préférée ou de ne pas pouvoir accéder à leur plateforme de jeu en ligne. Que le phénomène soit mondial importe peu. Depuis le début de l'augmentation de l'activité solaire, tout est perturbé, que ce soient les émissions de télévision, les communications téléphoniques ou encore les radios. La Terre est perpétuellement baignée d'un mélange de rayons X et gamma ou encore de micro-ondes. Les scientifiques ont beau dire que personne n'est en danger, que cela va bientôt s'arrêter, que l'atmosphère et le champ magnétique terrestre protègent la population, comme toujours, personne ne les écoute. Au contraire : on a l'impression que plus ils essaient de rassurer les gens, plus les complotistes de tous bords se chargent de trouver dans leurs déclarations apaisantes des éléments dissonants qui tendraient à prouver qu'on leur cache quelque chose. Le fait est là, au demeurant, plus rien ne fonctionne normalement, et les gens râlent. En effet, si cela affecte les réseaux électriques, pourquoi cela n'aurait-il aucun effet sur les personnes ?

Peut-être est-ce dû aux récentes expériences entreprises au grand collisionneur de hadrons¹ du CERN, non loin de la frontière suisse ? Récemment, des recherches ont été entreprises pour déterminer si oui ou non, le boson de Higgs existe réellement. Tous les crânes d'œuf reliés de près ou de loin au centre de recherche ont déjà clamé victoire en 2000, comme par hasard, avant d'avouer que la probabilité de détection de la fameuse particule — dont plus de

¹ - En physique des particules, un hadron est une particule composite, formée de particules subatomiques régies par une interaction forte. Par exemple, les protons ou les neutrons sont des hadrons.

quatre-vingt-dix-neuf pour cent de la population mondiale n'a jamais entendu parler et se fiche comme de sa première sucette – était trop faible pour être concluante. Toujours est-il que les expériences n'ont jamais cessé. Elles se sont même amplifiées, malgré les plaintes répétées des riverains. Certains accusent l'installation de causer des vibrations, voire des microséismes responsables de fissures dans leurs maisons. D'autres prétendent que les ondes générées par le collisionneur nuisent à leur santé, provoquant maux de tête et nausées. Le fait que les mêmes personnes passent des heures sur leurs écrans d'ordinateurs ou de téléphones portables n'a évidemment aucune relation avec les troubles dont ils souffrent. C'est donc forcément la faute du CERN.

Peut-être est-ce dû à la mise en route d'ITER, le réacteur à fusion expérimental de type TOKAMAK² situé sur le site de Cadarache, dans les Bouches-du-Rhône ? La réaction de fusion a été initiée il y a un peu plus de deux jours. Le défi réside dans la possibilité de maintenir le plasma à l'intérieur du réacteur en l'isolant des parois grâce à un champ magnétique d'une puissance inouïe. Le résultat dépasse les espérances des chercheurs de tous les pays : pour le moment, cela fonctionne, à la surprise générale !

Peut-être est-ce dû à l'expérience ultrasecrète que mènerait une équipe de physiciens chinois dans un laboratoire confidentiel, bien que tous les services secrets occidentaux soient au courant ? Le but consiste à créer deux minuscules trous noirs afin de vérifier la théorie des trous de ver. Une de leurs équipes a enfin réussi à concentrer assez de matière pour simuler le phénomène spatial. La création des deux singularités a pris des années et a envoyé un certain nombre de chercheurs se posant un peu trop de questions en camp de rééducation. Il est absolument hors de question que la glorieuse République populaire partage une telle avancée scientifique avec l'Occident décadent. Depuis un peu plus d'une semaine, les deux trous noirs sont stables et on va incessamment passer à l'étape suivante : essayer de les relier entre eux.

Peut-être enfin est-ce dû à autre chose, ou encore à l'addition de tous ces phénomènes, pourtant apparemment pas connectés ? Toujours est-il qu'en ce 12 février 2027, tout bascule pour Benjamin Augrandpied. Il est sur le point de vérifier la célèbre loi de Murphy : tout ce qui est susceptible d'aller mal, ira mal. Sa vie, déjà, a commencé sous de mauvais auspices. Né avec le cordon ombilical entortillé autour du cou, et par le siège en plus, cela n'augurait rien de bon. Le fait que son père, Robert Augrandpied, n'ait pas été présent le jour de sa naissance n'est qu'un détail. Son père n'a JAMAIS été présent, en réalité. Sauf pour lui distiller quelques-unes de ses maximes préférées : « Fils, dans la vie, c'est tuer ou être tué. Si tu n'es pas le plus fort, les autres se serviront de toi comme d'un paillason. »

Ou encore une perle du même genre : « Il y a les forts et les faibles, fils. Prends exemple sur moi : je suis à la tête d'une entreprise de pointe. Je me suis fait à la force du poignet, et personne ne me délogera. »

Robert Augrandpied dirigeait une entreprise de pointe qui fabriquait des meubles pour salles de bains, cuisines et toilettes. La mondialisation avait lentement poussé l'entreprise sur la mauvaise pente avec l'afflux de produits à bas prix en provenance de Chine. Finalement, la compagnie avait été rachetée par un gros consortium qui avait liquidé une grande partie du personnel, Robert inclus. À cinquante-quatre ans, il n'avait pas retrouvé de poste digne de lui et avait préféré se tirer par la petite porte en emportant les économies familiales. Nul ne l'avait jamais revu. Bon débarras, s'était dit Benjamin à l'époque. Sa mère, Mathilde Augrandpied, née

2 – *Toroidalnaia kamera s magnitnymi katouchkami* : en français, chambre toroïdale avec bobines magnétiques (bref, ça ne fait guère avancer le schmilblick).

Verjus, s'était retirée dans un monastère bouddhiste en Inde, sans plus donner de nouvelles, après avoir vendu la grande maison familiale et versé l'argent sur un compte au nom de son fils unique, Benjamin. À l'époque, ce dernier terminait ses études à HEC, avait les dents longues, et se voyait déjà directeur d'une multinationale, surfant de conseil d'administration en conseil d'administration, l'été au soleil et l'hiver à la neige, comme dans la chanson.

Il a toujours détesté son nom. Tout petit, les gamins de l'école très privée et très chère dans laquelle son père l'avait inscrit se fichaient déjà de lui.

« Hé Benji ! Ta mère ? Elle s'appelle Berthe ? »

En général, cela se terminait en pugilat. La plupart du temps, c'était lui qui avait le dessus. C'était une des rares choses pour lesquelles il pouvait remercier son salopard de géniteur. Il lui avait transmis ses gènes : plus grand que la moyenne, il n'avait jamais eu besoin de pratiquer un sport à outrance pour entretenir sa puissante musculature. Dernièrement, cependant, celle-ci a commencé à s'enrober : trop de repas sur le pouce et d'alcools forts, et pas assez d'activité physique.

Plutôt que de diriger une entreprise, il s'est spécialisé dans le dégraissage. Lorsqu'une compagnie a besoin de mettre en place un plan social, on fait — faisait serait plus juste — appel à lui. Il s'est construit une réputation de requin sans scrupules. Mais, il y a trois ans, il a succombé au chant des sirènes, pensant qu'une place dans le service des ressources humaines d'une banque serait une planque idéale pour quelqu'un possédant ses compétences. Lorsque le groupe a rencontré quelques problèmes de délits d'initiés, il lui a fallu réduire ses frais généraux pour faire face aux multiples plaintes dont il était l'objet et payer sa légion d'avocats. Benjamin a fait partie de la première charrette : dernier arrivé, premier parti. C'est la première fois qu'il se fait virer. Il ne pensait pas que cela pouvait lui arriver un jour, comme ça, d'un claquement de doigts : un entretien rapide, des regrets sans aucune sincérité de la part d'un supérieur prétendant compatir, alors qu'en réalité, il est plutôt satisfait d'être du bon côté du bureau, et puis, ce que son père appelait « la marche de la honte ». Le trajet depuis ses quartiers au huitième étage d'un immeuble de La Défense, en fin de journée, un carton contenant toute sa vie dans les bras : son ordinateur portable, quelques stylos, un coupe-papier en acier au nom de la banque ainsi qu'un presse-papiers en cristal transparent, un couteau suisse, cadeau de l'entreprise lors d'un sapin de Noël, un rouleau de ruban adhésif d'emballage à moitié entamé, une bobine de ficelle — il se demande encore comment elle a bien pu échouer dans son tiroir — un mug du PSG, un quart de litre d'eau minérale pas entamé, son chargeur de portable et deux ramettes A4 payées sur ses deniers. Il n'allait pas les leur laisser, tout de même !

En sortant du bâtiment, une des réceptionnistes lui a maintenu les grands battants vitrés, voyant qu'il avait les mains encombrées et ne pouvait les pousser lui-même. Intérieurement, il a pesté contre ces branquignols qui n'ont pas été fichus de prévoir des battants automatiques. Il a pourtant pris la peine de remercier la femme d'un hochement de tête, se demandant ce qu'il lui arrivait. Il n'allait pas se mettre à devenir gentil, tout de même !

C'est un de ces sous-fifres qui font partie des meubles, taillables et corvéables à merci. Il la croise — la croisait, il faut vraiment qu'il s'habitue à parler au passé, maintenant — tous les jours, matin et soir. Elle n'est pas très grande et un peu rondelette. Probablement un peu plus jeune que lui qui a quarante-trois ans, mais guère. Elle a dû être mignonne, avant que les aléas de la vie ne laissent quelques rides profondément marquées au coin des yeux et de part et d'autre de sa bouche charnue. Très certainement mariée à un péquenot, puisqu'elle porte une alliance bon marché, vraisemblablement mère de famille, n'attendant que le moment de rentrer chez elle pour s'occuper de son jules et de ses gniards. Elle en a sûrement au moins deux. Il ne connaît que son prénom : Jessica. C'est du moins ce qui est écrit sur son badge.

Jessica, hôtesse d'accueil. C'est un peu plus glamour que réceptionniste, se dit-il. En tout cas, c'est mieux que chômeur. Sur ce plan-là, il n'a pas le moindre doute. Et au moins, il imagine que lorsqu'elle rentrera chez elle, quelqu'un l'attendra. Elle pourra parler. Parler de ce pauvre type qui s'est fait remercier, aujourd'hui. Elle lui a même tenu la porte, c'était la moindre des choses, quand on y pense.

Tout à coup, la réalisation de sa situation frappe Benjamin de plein fouet. Il n'y a personne dans son appartement, rue de Courcelles. Il a toujours vécu seul, privilégiant sa carrière à une vie de famille. Il faut bien dire que l'exemple qu'il a eu ne l'a jamais encouragé à en avoir une.

Pour la première fois, il se demande ce qu'il fait là. Ne réalisant même pas qu'il s'est engouffré dans les couloirs du métro et se retrouve sur le quai de La grande Arche. Le prochain train est attendu dans deux minutes et déjà la foule se presse tout au bord, au mépris des consignes de sécurité. Un peu comme un robot, Benjamin se fraie un chemin entre les gens, aidé en cela par le carton qui lui sert de pare-chocs.

Légèrement en arrière, Jessica vient de remarquer le type à qui elle a tenu la porte. Elle a terminé sa journée. Elle a hâte de rentrer chez elle, hâte de quitter le tailleur trop serré qui l'empêche de respirer et lui donne la sensation d'être ballonnée, hâte de retirer ses escarpins qui lui font mal aux pieds et dont le bruit sur le marbre du gigantesque hall où elle travaille l'exaspère au plus haut point. Elle se demande ce qu'elle va trouver en arrivant dans son appartement. En réalité, elle le sait parfaitement : deux gosses surexcités qui n'auront pas commencé à faire leurs devoirs, un mari vautré sur le canapé devant un match de foot et des canettes de bière vides, sa casquette vissée sur la tête. Et il va lui falloir tout gérer : les devoirs, la cuisine, le rangement. Et en plus, Monsieur va exiger son câlin, ce soir ! Elle sent déjà la migraine qui commence à monter. S'il n'y avait pas les gamins, il y a longtemps qu'elle aurait vogué vers des cieux plus cléments. Elle aurait dû écouter sa mère. Elle n'aurait jamais dû épouser ce bon à rien, ce boulet de Kévin. Elle se demande s'il n'est pas encore temps de filer. Partir en emmenant les enfants, n'importe où, mais loin de ce type toxique qui lui pourrit la vie. Et surtout, demander le divorce, même si elle n'a aucune illusion : ce parasite va s'accrocher, un peu comme une sangsue s'agrippe à la patte d'un mouton traversant un ruisseau.

En retrait du bord du quai, elle réalise que le gars à qui elle a ouvert la porte se tient juste devant elle, l'empêchant de voir les voies. En réalité, elle sait très bien de qui il s'agit. Elle connaît même son nom, un nom ridicule, d'ailleurs. C'est lui qui l'a embauchée, il y a un peu plus de deux ans. Elle a le souvenir d'un homme sans empathie, un peu reptilien, comme quelqu'un qui attend tapi dans l'ombre qu'une proie passe à porter. Elle a toujours trouvé bizarre que les ressources humaines soient encombrées de ce genre de personnage. Néanmoins, elle n'a rien contre lui : après tout, c'est grâce à lui qu'elle a obtenu ce poste. Ce jour-là, elle avait cru remarquer quelque chose au fond de ses yeux : de la douleur ? Une expression de manque profond ? De la lassitude, un peu comme la sienne ? Elle ne sait pas trop. Chassant ces pensées en même temps qu'une mèche rebelle qui s'obstine à passer devant ses yeux, elle s'approche un peu plus du rebord du quai. Un souffle d'air chaud et poisseux lui fouette le visage, annonçant l'arrivée du train, prenant le dessus sur les odeurs de transpiration et de beignets rances de la foule autour d'elle. Le gars tremble comme une feuille. Le bruit de la rame se fait plus présent, accompagné d'une légère vibration qui remonte le long de ses jambes. Elle n'a même pas le temps de réfléchir lorsqu'il fait un pas, quelques mètres en avant du train. Elle se jette sur lui, l'agrippant à l'épaule, essayant de le retenir, mais l'homme, trop lourd, l'entraîne avec lui. Tout autour, la foule se met à hurler dans un concert de crissements de freins. Au bout d'interminables secondes, la rame finit par s'arrêter. Des agents de sécurité arrivent quelques minutes plus

tard, écartent les gens et se penchent au-dessus du quai, s'attendant à découvrir une véritable boucherie. Tout le monde en est pour ses frais, surtout ceux qui espéraient capturer des vues bien sanglantes sur leurs téléphones portables : les rails sont vides. Lorsque la rame repart enfin, il n'y a strictement aucune trace du drame auquel tous les passagers présents ont cru assister. Les caméras ont pourtant bien enregistré les images du couple plongeant juste à l'arrivée du train, mais avant que les deux corps ne touchent le sol, les images sont remplacées par un grand blanc, comme si les appareils avaient été surexposés par un violent flash. Bizarrement, aucun des témoins interrogés n'en fait mention. La disparition de Benjamin Augrandpied et Jessica Durville restera un mystère.

•

*MONTPELLIER : CURIEUX ACCIDENT
PRÈS DU CIMETIÈRE SAINT-LAZARE.*

Ce matin, vers 7 h 30, un autobus scolaire a percuté de plein fouet une voiture qui s'était engagée dans le carrefour des avenues Saint-Lazare et Reine Hélène d'Italie, après avoir brûlé le feu de circulation. Apparemment, le chauffeur aurait eu un malaise. Il est légèrement blessé, mais ses jours ne sont pas en danger. Tous les écoliers sont sains et saufs. En revanche, le conducteur de la voiture accidentée n'a pas été retrouvé. D'après les pompiers intervenus pour le désincarcarer, personne ne se trouvait au volant. Le véhicule appartient à M. Gérard Pons : celui-ci reste actuellement introuvable. Un appel à témoins ainsi qu'un avis de recherche ont été lancés par la gendarmerie.

Frédéric Chichourle, pour le Midi Libre.

•

DISPARITION INQUIÉTANTE À L'HÔPITAL DE NANCY-BRABOIS.

Une patiente, Mme Céleste Chancel, a disparu hier matin de sa chambre d'hôpital au CHRU de Nancy, où elle était en attente d'une opération. Les quelques proches contactés disent n'avoir eu aucune nouvelle depuis. Plusieurs pistes sont évoquées par la police, qui privilégie la fugue. En effet, la sœur de Mme Chancel nous a confié que celle-ci était très perturbée par l'opération à venir et dont elle n'a pas voulu nous révéler la nature. Le personnel de l'hôpital est également choqué par cette disparition que personne n'est en mesure d'expliquer. En attendant, les consignes de sécurité ont été renforcées au sein du service où Mme Chancel était accueillie.

Nathalie Mæller, pour l'Est Républicain.

•

« Protocole engagé. Voulez-vous confirmer ? »

OUI NON

« OUI »

Jour 1

Un nouveau monde ?

Benjamin ne sait pas ce qu'il lui a pris. Il n'a jamais eu de pulsions suicidaires. C'est bon pour les faibles, ceux qui n'ont pas le courage de lutter. Et pourtant, c'est pleinement conscient qu'il a fait ce pas en avant à l'arrivée du train. C'est même un peu bizarre lorsqu'il y repense. À un moment précis, pendant une fraction de seconde, il a eu l'impression de sortir de son corps,

d'assister à toute la scène, comme s'il était collé au plafond du couloir du métro. Il revoit son visage figé, son front rouge et suant surplombant un regard vitreux. Plus étrange encore, il sent encore la main de la femme sur son épaule — comment sait-il qu'il s'agit de la réceptionniste, d'ailleurs, puisqu'elle était dans son dos? — essayant de le retenir.

Ensuite c'est le trou noir, ou plutôt une grande lumière blanche, aveuglante. Il se demande alors si ce n'est pas la même lueur dont parlent les gens qui ont vécu une expérience de mort imminente. Il se dit que ce ne doit pas être le cas. Normalement, il est mort, *kaput*, rectifié. On ne se jette pas devant un train impunément. Cela étant, comment se fait-il qu'il soit encore capable de se poser des questions aussi stupides?

L'atterrissage, en plus de le ramener à des affaires plus pressantes, lui coupe le souffle. En quelques microsecondes, il tombe sur un sol trempé, éparpillant le contenu de sa caisse devant lui, avant de subir le deuxième effet Kiss Cool lorsque la fille lui tombe sur le dos. Il la sent rouler bouler sur sa droite avant d'ouvrir les yeux. Il est allongé sur le ventre, bras et jambes écartés, le nez au ras du gazon, c'est le cas de le dire. Il semble se trouver dans un champ à l'herbe courte. En raison de sa position, sa vue ne porte pas au-delà de quelques mètres, mais il se fait déjà deux ou trois réflexions. La présence de végétation dans le métro est en soi inconcevable. La pluie soutenue qui le trempe jusqu'aux os est également incompréhensible, à moins qu'il ne soit à l'extérieur, ce qui le ramène à la remarque précédente. Plus encore, s'il se trouve dans une prairie, ce qui paraît logique étant donné son environnement immédiat, comment y est-il parvenu et surtout, comment se fait-il qu'il fasse si chaud? Au mois de février?

Il se met à quatre pattes, ce qui lui arrache une grimace de douleur. Il a dû tomber sur une pierre ou une souche : il a un mal de chien au niveau des côtes flottantes, à droite. Tout en luttant pour reprendre son souffle, il finit par se redresser avant de parvenir à prendre plusieurs inspirations profondes. Celles-ci dissipent peu à peu la douleur. Finalement, il n'a rien de cassé, il s'en tirera juste avec un bel hématome, très certainement. La pensée lui arrache un petit rire. Qu'elle est ridicule, cette expression! Comment peut-on qualifier un hématome de beau?

Soudain, il prend conscience d'autre chose : où est la femme? Il l'a bien sentie lui dégringoler dessus, mais il ne l'entend pas. Et toujours cette pluie diluvienne qui ne se calme pas! Il est trempé, mais en tout cas, la température presque tropicale lui permet de ne pas avoir froid. Il se rend même compte que l'eau est tiède, presque chaude. C'est toujours ça : au moins il ne mourra pas de pneumonie.

Pivotant sur lui-même, il finit par localiser Jessica, inconsciente à une dizaine de mètres de lui en contrebas. Il se trouve dans un champ ou un pré, il ne sait pas trop, qui descend en pente douce vers une large rivière, à moins que ce ne soit un fleuve? Il n'a aucun moyen de le savoir. D'où il est, il a du mal à distinguer l'autre rive qui doit bien se situer à plusieurs centaines de mètres. Le rideau de pluie qui s'abat sur lui l'empêche de bien voir, l'obligeant à plisser les yeux.

Se disant qu'il sera toujours temps de trouver des réponses à ses questions, en supposant qu'il y en ait, il se dirige vers la fille et s'accroupit auprès d'elle. Elle est toujours inanimée. Posant l'index et le majeur de la main droite sur son cou, il parvient à percevoir les battements de son cœur, forts, réguliers, rassurants. Mouillé pour mouillé, il s'assied en tailleur dans l'herbe après avoir placé Jessica en position de sécurité, la tête posée au sol, contre sa cuisse. Curieusement, il se sent responsable, comme si elle était là par sa faute. C'est d'ailleurs le cas, se dit-il au bout de quelques secondes. Si elle n'avait pas tenté de le retenir, elle serait probablement déjà chez elle. Une impulsion irraisonnée l'encourage à poser sa main sur le front de Jessica, repoussant les longues mèches brunes qui se sont collées à ses paupières. C'est à ce moment qu'elle ouvre

les yeux. De grands yeux gris-bleu, tout d'abord interrogateurs, puis paniqués. Elle se redresse brutalement et le dévisage.

– Où sommes-nous ? Que s'est-il passé ?

Il ne peut s'empêcher de laisser échapper un ricanement, regrettant sa réaction presque instantanément.

– Aucune idée. Nous étions sur le quai. Je ne sais pas ce qui m'a pris et... et vous avez essayé de me retenir... et nous sommes ici, maintenant. Je suis désolé. Vous allez bien ? Rien de cassé ?

Elle referme les yeux, comme si cela lui permettait de reprendre ses esprits tout en faisant un rapide check-up de son état physique.

– Non, je ne crois pas...

Puis, en émettant un petit rire :

– Je pense que vous avez amorti ma chute.

Il se met debout, lui tend la main pour l'aider à se relever. Elle s'en empare. Il se fait la réflexion qu'elle a la peau douce. Elle doit passer un temps infini à se pomponner avec des crèmes de toutes sortes. *C'est un peu obligé dans son métier, se dit-il. Elle est la première personne que les visiteurs rencontrent dans l'immeuble. Elle est, en quelque sorte, la vitrine de la société.*

Sans réfléchir, un peu par réflexe, Benjamin jette un coup d'œil à sa montre qui marque dix-huit heures vingt. Elle ne semble pas avoir souffert de la chute. Par contre, la lumière ambiante ne correspond pas. Lorsqu'il est sorti sur le parvis de l'immeuble, la nuit allait tomber. Ici, il a l'impression qu'ils sont en milieu de journée, tant à cause de l'éclairage que de la température. Il l'entend à peine reposer sa question, même s'il l'enregistre.

– Où sommes-nous, alors ?

Il ne répond pas, se contentant de scruter les environs immédiats. Ils sont bien au beau milieu d'une vaste prairie qui descend en pente douce vers un fleuve bordé de roseaux, ou du moins d'une végétation qui y ressemble. À plusieurs centaines de mètres au-dessus d'eux, il aperçoit la limite d'une épaisse forêt. D'où ils se trouvent, il ne parvient pas à distinguer la nature des arbres qui la composent, mais il lui semble voir un mélange de feuillus et de résineux. Au-delà de la lisière, une sorte de falaise assez basse, à vue de nez une cinquantaine de mètres, semble interrompre la canopée. La forêt reprend sur le plateau. Sinon, rien. Pas une habitation ni un animal. Il faut bien avouer que sous ce torrent qui ne faiblit pas, ils seraient un peu dingues de s'aventurer dehors ! C'est d'ailleurs ce qui provoque sa réponse.

– Je ne sais pas, vraiment. Néanmoins, je crois que nous ferions bien de trouver un abri. N'importe quoi, en attendant que la pluie cesse. Sinon, nous allons attraper la crève.

– Vous avez raison. Mais avant, il vaut mieux récupérer nos affaires, vous ne croyez pas ?

Sans répondre, il se penche sur ses maigres possessions et fourre ce qu'il peut dans ses poches, jusqu'à ce qu'elles soient pleines. Le carton est trempé et commence déjà à se déliter sous l'effet de la pluie torrentielle. Autant le laisser là.

– Je ne peux rien faire pour votre ordinateur, vous devrez le porter. Mais pour les petits objets, je peux les mettre dans mon sac. Vous serez plus à l'aise pour marcher.

– Je vous remercie.

– De rien.

Rapidement, ils ramassent tout ce qui traîne par terre, enfournant dans le gros sac informe de Jessica ce qui ne tient pas dans leurs poches. Heureusement, celui-ci est presque vide, à l'exception de son cellulaire, d'un trousseau de clés, des classiques produits de beauté indispensables et de deux minuscules sandwiches non entamés emballés dans du plastique. Il se dit alors qu'elle doit être au régime. Puis ils se mettent en marche, se dirigeant vers le haut de

la prairie afin d'avoir une meilleure vue sur ce qui les entoure. La pluie ne semble pas vouloir cesser, ni même ralentir. Et cependant, Benjamin ressent comme une espèce d'euphorie, comme si le fait d'avoir échappé à la mort, une mort qu'il semblait pourtant avoir décidée pour lui-même, et aussi visiblement pour la femme devenue une victime collatérale de sa décision, avait remis tous ses compteurs à zéro.

Il ne comprend pas le moins du monde par quel tour de passe-passe il se retrouve dans un endroit inconnu, en compagnie d'une parfaite étrangère, mais il est intimement persuadé qu'on vient de lui donner une seconde chance. Il n'est pas mystique, bien au contraire, se considérant comme un réaliste athée pur jus. Il n'en demeure pas moins qu'il se sent bien, peut-être pour la première fois de sa vie. Et, bizarrement, le fait qu'il ne sache pas pourquoi ajoute une couche supplémentaire à cette impression de plénitude totalement nouvelle pour lui.

Sans un mot, ils se mettent à longer la lisière de la forêt, ce qui leur permet de s'abriter en partie du déluge qui les transperce mais auquel ils ne prêtent plus guère d'importance tant ils sont concentrés sur leur recherche.

Rien! Ils ne voient strictement rien. Pas une trace du Paris qu'ils connaissent tous deux. Pas le moindre immeuble, pas la moindre habitation. Ils sont seuls au monde. Et de quel monde s'agit-il, en réalité? Même ce cours d'eau ne leur dit rien. Il n'a absolument rien à voir avec la Seine dont ils se souviennent : plus large, plus puissant, également. Il leur semble distinguer des troncs d'arbres qui dérivent, mais, à cette distance, il leur est impossible de vérifier de quoi il s'agit vraiment.

S'ébrouant, Benjamin se tourne vers la femme.

– Il faut absolument trouver un abri. Nous ne pouvons pas rester sous cette radée.

– Où?

– Allons voir le long de cette paroi. Nous tomberons certainement sur une anfractuosité ou un surplomb qui nous permettra de nous abriter en attendant que ça passe.

– D'accord. Je vous suis.

Il est surpris par la fermeté de son ton. Elle semble avoir accepté son sort. Elle se retrouve au milieu de nulle part, en compagnie d'un homme qu'elle ne connaît ni d'Ève ni d'Adam, qu'elle méprise peut-être, et pourtant, elle fait preuve d'une épine dorsale qu'il ne lui aurait jamais concédée. En réfléchissant, cela s'applique à lui également. Ressentirait-elle la même euphorie que lui? Il décide d'en avoir le cœur net, mais pas tout de suite. Le plus urgent est de trouver un coin pour échapper à cette pluie qui les trempe jusqu'aux os.

Ils s'enfoncent dans la forêt. Seul le bruit des gouttes qui tombent au sol ou sur les feuilles les accueille. Il y règne un silence de cathédrale. La falaise ne doit pas être éloignée de plus de quelques centaines de mètres, mais la distance leur paraît dix fois supérieure. Benjamin a l'impression d'être observé. De temps en temps, une branche craque, un peu plus loin dans le sous-bois, les faisant sursauter. Il ne sait pas pourquoi, mais il sent ses poils se hérissier. Mettant cela sur le compte du stress, il entraîne sa compagne toujours plus loin en direction de la base de la paroi rocheuse, suivant ce qu'il pense être un chemin, peut-être utilisé par des animaux sauvages, cerfs, chevreuils ou sangliers. Il prend tout de même le temps d'observer la végétation autour de lui. Les arbres ont l'air normaux : hêtres, frênes, chênes ou encore épicéas. Il leur faut contourner d'énormes ronciers chargés de mûres noires et charnues, confirmant son impression première : il est impossible qu'ils soient en février. Mais alors, où se trouvent-ils, et surtout, quand? Gardant ses réflexions pour lui, Benjamin continue sa progression, entraînant Jessica dans son sillage. De temps en temps, il lui jette un coup d'œil, juste pour voir si elle tient

le coup. Remarquant qu'elle a du mal à marcher, son regard tombe sur ses escarpins aux talons hauts.

– Vous n'avez pas d'autres chaussures ?

Au moment où il pose la question, il se rend compte de sa stupidité. Évidemment qu'elle n'en a pas d'autres ! Elle est réceptionniste. Elle est partie avec ses fichues grolles à talons. C'est ce que tous attendaient d'elle.

Une nouvelle fois, Jessica montre plus de ressort qu'il ne pensait. Elle lui répond, en souriant :

– Ne vous en faites pas. Tant qu'on n'avance pas trop vite, je peux suivre. Mais vous avez raison, il faudra faire quelque chose pour ces fichus talons. Pour commencer, en tout cas. Nous verrons ensuite.

– Ensuite ?

– Oui, lorsque nous aurons trouvé un endroit pour nous mettre à l'abri. Et puis...

De nouveau, une branche morte craque, plus proche, cette fois-ci, interrompant Jessica qui reprend, quelques secondes plus tard :

– Depuis que nous sommes ici, j'ai l'impression qu'on nous surveille.

– Moi aussi. Je ne voulais pas vous le dire pour ne pas vous inquiéter. Nous ferions mieux de nous hâter, mais avant, j'aimerais prendre quelques précautions. Tout ceci ne me dit rien qui vaille.

Extirpant son couteau suisse d'une de ses poches, il en déplie la grande lame et se dirige résolument vers un épicéa tout proche dont une des branches traîne au sol. Il la casse sans trop de difficulté et l'ébranche rapidement, ne conservant qu'un tronçon d'environ un mètre cinquante.

– Pouvez-vous me passer le coupe-papier et la ficelle, s'il vous plaît ?

– Bien entendu, tenez.

Coinçant la branche entre ses jambes, il fixe rapidement la lame à la pointe de la tige à l'aide de la ficelle. L'opération ne lui prend qu'une minute. Il vérifie rapidement la solidité de son arme de fortune. Voyant que le coupe-papier semble fermement attaché, il se permet un commentaire :

– Et voilà. Nous sommes parés.

– C'était nécessaire, vous croyez ?

– Je ne sais pas. C'est juste un pressentiment.

– Je comprends.

Se remettant en marche, ils atteignent rapidement le pied de la falaise. Celle-ci semble composée de calcaire, assez propice à la présence d'anfractuosités. Se décidant pour un côté, ils partent vers la droite. La progression le long de la muraille est assez lente en raison des taillis, principalement un entrelacs de houx, d'ifs et de ronciers auxquels se mêle un grand nombre de noisetiers. Ils finissent par parvenir à une sorte de tunnel qui semble avoir été aménagé dans les ronces vraisemblablement par un animal de la corpulence d'un gros sanglier. En arrière de la barrière épineuse, le boyau improvisé paraît mener à un abri situé sous un léger promontoire de l'escarpement.

Ils se consultent du regard. Sans un mot, Benjamin se met à quatre pattes et s'enfonce sous les ronciers, immédiatement suivi par Jessica. Ils parviennent à une sorte de chambre quasi circulaire de près de trois mètres de diamètre. Le sol est sec et il y règne une odeur particulière, mélange des feuilles mortes qui tapissent le sol et d'une senteur musquée à l'origine indéfinissable. Le mur d'épineux leur cache la vue de l'extérieur. Pour mieux explorer l'intérieur de leur refuge, Benjamin sort son téléphone portable, heureux que celui-ci soit plus

ou moins étanche, et allume la torche. Dirigeant le faisceau de lumière sur les parois rocheuses puis sur la barrière végétale, il tend la main et décroche ce qui ressemble à une touffe de poils. Il y en a un peu partout, accrochés aux épines. Ils sont assez longs, rêches, mais, ce qui est plus surprenant, d'un bleu-vert luisant. Il les montre à Jessica.

– Vous avez déjà vu ça ?

– Non, pas vraiment. Pas chez un mammifère, en tout cas. Mon père avait une volière remplie d'oiseaux exotiques dont certains étaient aussi colorés que ça, mais des poils... non. Cependant, je ne suis pas une spécialiste.

– Moi non plus, mais je trouve tout de même que c'est très bizarre et...

Il est soudain interrompu par un rugissement, pas très éloigné, les faisant sursauter tous les deux. Elle le regarde, paniquée, s'adressant à lui d'une voix tremblante.

– C'est quoi, ça ?

– Sais pas. Et tout cas, si c'est un crapaud, c'est un gros.

Il ne saisit pas ce qui l'a poussé à blaguer, parce qu'il n'en mène pas plus large qu'elle. Il se dit qu'il doit devenir timbré, ne voyant dans leur situation aucune raison de plaisanter. Et pourtant, cette euphorie, cette impression de se sentir régénéré ne l'a pas quitté depuis leur arrivée dans cet endroit inconnu. Peut-être aussi ressent-il un besoin de la protéger ? Et cela bien qu'il n'en comprenne pas la raison ? Toute sa vie il ne s'est préoccupé que de lui-même, écrasant les autres de son mépris.

« Les sous-fifres sont là pour te servir. Si un employé n'est pas assez productif, vire-le ! Tu n'appartiens pas à la même classe de la société. Il y a les dirigeants et les dirigés : tu es un dirigeant. »

Il se remémore la litanie des conseils bidon que lui distillait son père. Son enfoiré de père ! Il aimerait bien savoir ce qu'il ferait s'il se retrouvait dans cette situation. Le rire un peu nerveux de la femme le ramène à la réalité. Il lui sourit : au moins, cela lui a permis de détourner son attention, ne serait-ce qu'une fraction de seconde, du danger immédiat. Parce qu'il ne faut pas se voiler la face. Ils sont dedans jusqu'au cou ! Une idée subite lui passant par la tête, il reprend son mobile et consulte l'écran : aucun réseau n'est disponible. Il essaie quelques numéros d'urgence, mais se rend compte immédiatement que cela ne sonne même pas. Où sont-ils donc tombés ?

La s.f., fantasy, c'est aussi :



en vente sur www.nco-editions.f

.6 extraits

ROMAN

Nicolas Sorez

Quand je passerai à La Grande Librairie

Fantasme, quand tu nous tiens...

Gamin, le mercredi après-midi, je regardais en douce les VHS d'Apostrophes que mon père enregistrtrait. J'étais persuadé qu'il camouflait des films olé olé sous ce faux titre bien propre. Alors je lançais la cassette avec une excitation presque coupable. J'attendais que ça dérape, que ça bascule, que le vernis saute... Et puis rien. Juste des auteurs, des livres et des mots trop sages pour mes soupçons. Alors, à force de chercher le scandale, je suis tombé dans la littérature. Et ce livre, je le dédie à mon père.



<https://www.nco-editions.fr/boutique/quand-je-passerai-a-la-grande-librairie.html>

Chapitre 1

Je crois que tout a commencé par une VHS, ou plutôt par une légende de VHS. Mon père enregistrtrait Apostrophes, l'émission de télévision littéraire française produite et animée par Bernard Pivot, diffusée en direct sur Antenne 2 chaque vendredi soir à 21 h 40. Le dimanche, il sortait sa VHS, il soufflait un peu sur la cassette, la glissait dans le magnétoscope et s'installait dans le canapé.

Nous étions à la fin des années 80. Une époque bénie où l'on fumait dans les bus et où les pères avaient des moustaches. Le mien, je le soupçonnais d'avoir un secret. Pas un grand secret, genre Dupont de Lignonès. Un secret d'homme de la fin du xx^e siècle : des cassettes vidéo interdites aux mineurs et tolérées par la République de Mitterrand. À l'époque, tous les pères de mes potes avaient leur collection. Ce n'était pas une légende urbaine : c'était un patrimoine national. Les Français payaient leurs impôts, et les papas stockaient leurs VHS coquines dans le buffet, sous les notices de garantie et le manuel du taille-haie électrique. Des VHS classées « interdites aux moins de 18 ans », soigneusement étiquetées « Tourisme à Saint-Tropez » ou « Documentaire sur la reproduction des mammifères ». Autant dire que personne n'était dupe. Internet n'existait pas, le désir se méritait. Nous, les enfants de l'époque, nous étions des chercheurs d'or du désir, des archéologues du brouillage. Le samedi soir, on guettait Canal+, à minuit, crypté, les yeux collés à l'écran comme des chasseurs de comètes, espérant qu'un petit bout de géographie féminine s'aventure entre deux parasites visuels. C'était notre quête du Graal. Notre secret charnel. L'érotisme en mode brouillé, la patience comme aphrodisiaque.

À l'époque, je songeais : *Forcément, mon père aussi doit cacher un trésor magnétoscopique.* Alors, honte à moi, et désolé papa, mais j'ai cherché. Longtemps. J'ai fouillé la bibliothèque

familiale, cette cathédrale de bois où s'entassaient des années de magazine *Lire*, j'ai déplacé les encyclopédies, j'ai cherché sous les matelas, et j'ai déplacé des piles de revues jaunies qui sentaient la poussière et la philosophie. J'ai ouvert tous les placards, les tiroirs, puis les coffrets VHS empilés comme des briques. J'en ai sorti une, au hasard :

« Apostrophes - 1978 - Spéciale Jean d'Ormesson. »

Et là, élucubration lumineuse. Je me suis dit : *Voilà le parfait camouflage!*

Je l'ai glissée dans le magnétoscope, le cœur battant. Et là... Pas de gémissements, pas de seins, pas de jazz sensuel. Juste un type en col roulé, pipe à la bouche, qui disait : « Ce qu'il y a de plus mystérieux dans l'écriture... Suspens... (une minute après)... C'est la virgule. »

J'ai attendu. Je me suis dit : *Peut-être qu'après la virgule...*

Rien.

Juste Pivot qui relançait avec un « Vous dites ça, Jean, mais encore ? » Et le public qui riait (si je vous assure, les gens sur les tribunes s'esclaffaient).

Je me suis dit que j'étais tombé sur la mauvaise cassette. J'en ai essayé une autre :

« Apostrophes - 28 septembre 1984 - N° 1 -

Spéciale Marguerite Duras. »

Là encore, pas de fesses nues, mais des silences, des phrases lentes qui parlaient de désir, de longues discussions. D'autres cassettes encore... pendant que mes amis fantasmaient sur *Emmanuelle*, moi je découvrais *Les racines du ciel* de Romain Gary. Autant dire que mon éveil sensuel n'a pas pris le même virage.

Mon père avait une théorie éducative très personnelle : pas de télé. Un concept pédagogique très en vogue chez certains darons des années 80 : protéger leurs enfants de l'écran... En les condamnant à devenir encore plus curieux. Le mercredi, de 16 h à 17 h, j'étais seul à la maison. Une heure de liberté. Une heure à visionner des VHS d'apostrophe.

Puis au bout de longs mois de quête, j'ai fini par me faire une raison : mon père ne possédait pas de cassettes X, mais il détenait pire. De la littérature. Il possédait une bibliothèque de résistance intellectuelle, un bunker contre la connerie. Un mur de livres de poche. Une barricade de mots. Et si, en fait, *Apostrophes*, c'était son film érotique à lui ? Un truc d'excitation cérébrale. Une orgie de phrases. Des écrivains qui jouissent des mots au lieu des corps. Des pipes, oui, mais pas celles qu'on croit.

Pendant que les papas du quartier regardaient des actrices faire du trampoline habillées par de légères bretelles de fesses, sur des VHS à haute tension *testostéronique*, le mien rembobinait les débats sur *L'Étranger*. Il y avait là quelque chose de comique et de sublime à la fois : moi, gamin frustré de ne pas trouver du porno, j'avais trouvé Pivot...

Peut-être que tout vient de là. Peut-être que cette frustration a planté la graine de l'écriture. Peut-être que tout écrivain naît d'un malentendu. Je m'imaginais prendre la place des auteurs, parler de mes histoires. Être à Paris dans une émission littéraire.

Petit, j'ai cherché des corps, j'ai trouvé des esprits. J'ai voulu du sexe, j'ai trouvé du sens.

Chapitre 2

Je suis allé chez mes parents, lotissement des Ecoarées. Lumière tamisée, tableaux sur les murs, une plante verte près de la fenêtre. J'ai trop mangé, comme d'habitude. Ce genre de

repas où tu continues non par faim, mais par respect pour la tradition familiale et la casserole. À la fin, j'étais plein comme une collection d'encyclopédies et aussi mobile qu'un buffet en chêne massif.

Puis on a regardé La Grande Librairie. Et là, une sorte de révélation mystique, mais sans Dieu, juste avec des auteurs en promo. Y'a trente ans, mon père regardait Bernard Pivot dans Apostrophes. Aujourd'hui, Augustin Trapenard. On a changé le présentateur, mais on a gardé le canapé.

Et moi, assis à côté, je me suis vu rêver comme il y a 30 ans. À la place des auteurs dans l'écran. Répondre avec assurance. Faire semblant d'être profond. Parler de mes livres comme si j'avais écrit l'Histoire, ou au moins un bon chapitre.

Depuis 2007, je suis édité. Presque vingt ans à gratter du papier. Et tout à coup, cette pensée un peu culottée : *Et si c'était possible ? Et si j'avais, moi aussi, ma place dans la lumière ?*

Pas pour la gloire. Pas pour les ventes. Juste pour la boucle. Pour dire à mon père : « Tu vois. Moi aussi, je suis passé à la télé ».

Le seul problème, c'est que l'écran, lui, n'a pas encore reçu ma candidature.

Ainsi, le lendemain, je vais tenter ma chance, en me demandant si Hemingway, lui aussi doutait de son talent. Ernest, la classe par excellence : la chemise et le *puro* cubain raffiné aux lèvres. Moi, j'ai une vieille doudoune trouée et un tote bag flotté « Festival du livre de l'Isère 2019 ». En postant mon manuscrit à La Poste, je prie pour que le comité de lecture de l'unique grande émission du service public consacrée à la littérature accepte mon livre. Bien sûr, dans ma tendre fantaisie créatrice, j'imagine déjà un carton d'invitation, un peu comme certains personnages légendaires en reçoivent dans des livres d'Agatha Christie.

« Cher Monsieur Sorez,

Nous avons le plaisir de vous convier à participer à l'émission La Grande Librairie. Veuillez trouver ci-joint les instructions pour votre arrivée sur le plateau.

Avec nos salutations distinguées,

L'équipe de La Grande Librairie. »

Ensuite, je file au club de Kayak de Vienne. Oui, le kayak, ce noble canard à pagaie qui vous fait glisser sur le Rhône avec l'élégance d'un crabe en chaussettes. Parfois, on croise des péniches et là, comme aurait dit feu mon grand-père : « Petit, faut avoir les roubignoles bien vissées au plastique ».

Mais la plupart du temps, on rame en se prenant pour des héros fluviaux. Le soleil décline sur le fleuve pollué, la lumière dorée s'écrase sur les sciures et les déchets en tout genre.

– Alors, tu fais quoi dans la vie ? me balance un kayakiste pas loin.

Le pire exercice au monde : dire qui on est, sans passer pour un escroc.

– J'écris, dis-je, avec l'air de quelqu'un qui cache un prix Goncourt sous son gilet de sauvetage.

Il hoche la tête, impressionné.

– T'es écrivain ?

Je le regarde, désespéré.

– Disons... écrivain c'est quand on est reconnu. Moi, j'écris... des best-sellers, mais personne n'est au courant.

Silence. Je ne sais pas s'il comprend mon humour. Le courant emporte nos gondoles de camping.

On dirait qu'il se fout de moi et de ma condition humaine. Merde, j'ai pas choisi à devenir artiste. Puis, il s'avance, avec grâce et précision jusqu'à ce que nos coques en plastique se frôlent, un baiser d'objets manufacturés. Tout près, il me chuchote :

– J'en suis sûr que t'es connu !

– Non, mais...

Et voilà. Le « mais » de trop. Celui qui d'un coup d'un seul transforme une simple discussion en roman policier.

– Dis-moi, je suis une vraie tombe, je dirai rien.

– J'ai juste prévu une petite apparition télévisée.

Ses coups de pagaie se stoppent.

– À la télé ?

Je prends une grande inspiration et lance à bout de souffle.

– La Grande Librairie.

Il cherche des références et finit par dire, dubitatif :

– C'est pas ce truc sur France 5, avec des gens qui parlent de bouquins que personne n'a lus ?

Il rit à nouveau.

– Et t'es passé récemment ?

– Bientôt. Je rame vers ça.

Silence. On entend juste les clapotis de l'eau. L'air se fait solennel. Et puis, il lâche :

– Un écrivain bientôt célèbre, si j'avais su...

Un long silence. Puis il reprend :

– Moi je cherche un emploi. On est pareil, finalement.

– Pourquoi ?

Il éclate de rire, manque de chavirer.

– Nous ramons tous les deux vers des destinations incertaines.

Chapitre 3

Après trois messages privés sur Instagram (dont un avec un jeu de mots douteux), quatre sur Facebook, trois sur LinkedIn avec photo de profil sérieuse et regard d'auteur en pleine réflexion, deux courriers manuscrits, trois mails, et neuf coups de téléphone (dont huit où je suis tombé sur la messagerie de France Télévisions, ce doux mur de silence), après tout ça, donc, figurez-vous, ils ont fini par craquer.

Un matin, dans ma boîte mail :

Objet : Invitation - Enregistrement « La Grande Librairie »

Je relis, trois fois. Je tends l'écran de mon smartphone à ma femme :

– Lis à voix haute, dis-moi que je ne rêve pas.

Elle lit. Hausse un sourcil.

– C'est peut-être une arnaque, non ?

– Non ! C'est vrai ! C'est officiel.

Et j'imagine déjà les questions d'Augustin Trapenard. Augustin, ce demi-chevalier des virgules, cette espèce de moine chic de la littérature, avec sa barbe de trois jours calibrée au

millimètre, sa diction en velours et son regard plein de compassion. Ce type-là, quand il te pose une question, t'as envie de répondre avec tes tripes, ton foie et ton livret de famille (c'est vous dire).

Je l'imagine, face à moi, la main sous le menton, la voix presque chuchotée :

« Mais Nicolas Sorez, au fond, ce livre, est-ce qu'il est un acte de foi, ou un acte de survie ? »

« Vous dites "Quand je passerai à La Grande Librairie"... mais passer où, exactement ? Dans quel espace intérieur ? »

« Votre écriture, c'est une façon de conjurer le réel ou de le draguer ? »

« À qui parlez-vous quand vous écrivez ? À vous-même, à votre père, ou aux lecteurs ? »

« Et si la littérature n'était qu'un prétexte pour qu'on vous regarde enfin ? »

Je réponds déjà dans ma tête, avec des phrases simples et des silences calculés. Je travaille aussi, le langage non verbal. Mais une petite voix me souffle : « T'emballe pas, Nico. Pour l'instant, t'as juste reçu un mail. Ça se trouve, c'est une mauvaise blague. Un coup monté des gars de la Singerie, tes potes débiles capables de saboter un mariage pour faire un sketch pas drôle. Ils sont largement assez inventifs pour envoyer un faux mail de La Grande Librairie afin de te mener en bateau, t'amener au large et te jeter par-dessus bord avec les requins, les méduses et les sirènes non genrées. Ils sont capables d'imiter des signatures, d'ajouter une citation de Marguerite Duras pour ajouter un peu de crédibilité, et de te laisser mijoter dans ta propre vanité, avant de t'annoncer, tous morts de rire, que t'as été sélectionné pour une lecture un dimanche matin... Au PMU du coin ».

Mais je veux y croire et s'ils m'ont piégé, ce sera ce genre de vacherie qui ranime un cœur humain. Quoiqu'il arrive, il va falloir que je sois à la hauteur parce que lorsque je m'écoute dialoguer avec moi-même, je trouve mes phrases molles, mes métaphores flasques. Comme dirait Jean-Michel Larqué « va falloir muscler ton jeu mon garçon ».

Alors je passe mes soirées à me relire, à tout raturer. Je cherche le ton.

Je sacrifie les adverbes, rajoute des points, interroge l'utilité de chaque adjectif. Je marche dans mon salon, une main sur le menton, et je me surprends à faire des gestes très théâtraux. Je hoche la tête devant ma prose, comme si j'étais mon propre jury littéraire. J'effectue des soliloques, des espèces de diatribes terribles. Puis je respire. Quelque part, si c'était une blague des gars de la Singerie, ce serait presque rassurant. Je pourrais retourner boire une bière avec eux, rire de moi-même, et dire : « Vous m'avez bien eu, ma vengeance sera terrible ».

Mais s'ils ne m'ont pas piégé, si l'invitation est vraie... Alors je dois trouver le ton adéquat, la phrase qui claque.

J'ai montré le mail aux collègues de travail de ma femme. Ils sont tous unanimes, « c'est vrai ». Ils ne croient pas à la version « mails envoyés par mes amis ». Ils n'imaginent pas l'audace ni l'imagination de la Singerie. Je n'ose pas leur raconter l'anecdote, suivante : à l'occasion d'un mariage de l'un des nôtres, sur l'île de Groix au large de Lorient, un couple de Groisillon qui avait osé nous qualifier de « petit slip de Lyonnais », s'était éclipsé à trois heures du matin, dans leur piaule pour dormir. Au petit jour, sur le toit, jet d'eau à la main, nous avons arrosé goulûment leur chambre par le velux ouvert, comme des jardiniers de la connerie. Le gars a surgi, dégoulinant, l'œil rond comme une bouée, et a juste eu le temps de hurler : « Prenez ce que vous voulez, mais ne violez pas ma femme ! »

Plus tard, je tombe nez à nez avec des types d'une quarantaine d'années, assis en rond sur des chaises de camping. Au milieu, une table. Tout autour de nous, une odeur de pelouse interdite. Ils lèvent les yeux, me défient du regard. Ce sont des voyous de la tristesse de vivre, des petits brigands de bientôt cinquante ans, des capitalistes en survêt' Lacoste. Ils jouent aux petits

chevaux avec la gravité d'un conseil de guerre international. Le propriétaire du cheval rouge, celui qui possède une longue chevelure remplie de bouclettes, est nerveux. Entre parenthèse capillaire, une amie coiffeuse m'a confié recevoir de plus en plus de gars de cité désirant des permanentes. Ils restent plusieurs heures dans le salon, les bigoudis sur la tête. Et une fois, dehors, ils se retrouvent pour jouer aux petits chevaux.

Je retiens mon souffle quand le propriétaire du cheval bleu tente de soudoyer celui du cheval vert, puis celui du jaune qui lui, menace de renverser le plateau... c'est un ballet de petites trahisons et de stratégies incongrues saupoudrées de jurons religieux.

Le soir, quand je devrais m'endormir, je ne ferme pas les yeux. En fait, ma femme ronfle comme un tracteur sous stéroïdes.

Dehors, au loin, dans le four du quartier de Malissol, des gars tirent des feux d'artifice pour stipuler la fin de journée. Le ciel explose en couleurs et en pétarades, et chaque bouffée de lumière me rappelle que le monde est fou puisqu'il continue, indifférent à mon invitation à La Grande Librairie.

Le roman, c'est aussi :



en vente sur www.nco-editions.f

.6 extraits

HUMOUR

Frédéric GaillardJ

Projet N.I.T.U.R.E.

C'est notre enfance qui nous forme... voire, nous déforme...

On garde de l'enfance des souvenirs sépia, altérés par le filtre de la mémoire. Les mauvais restent gravés au fer rouge, impossibles à cautériser, et les bons se diluent dans une brume ouatée. Enfant, on voudrait grandir plus vite pour être un de ces adultes auxquels on s'identifie. Adulte, on regarde l'innocence enfuie et on regrette cette insouciance. Un seul remède : rester enfant le plus longtemps possible en résistant à cet adulte trop sérieux qui grandit en soi ! Le rire (même jaune), l'humour (même noir), véritables élixirs de jouvence, contribuent à ce maintien.

Les textes de ce recueil ont pour vocation de vous replonger dans l'enfance. Mais sans brassards...



<https://www.nco-editions.fr/boutique/projet-n-i-t-u-r-e-.html>

Nouvelles

Instinct

Il agite ses petits doigts, gigote, se cambre, s'étire, vagit de toute la force de ses frêles poumons, déformant de l'intérieur le sac plastique noir négligemment jeté à la benne dans lequel, rêve à peine né, embryon d'espoir issu du néant, désiré de personne, encore aveugle aux nuances du monde, il s'asphyxie déjà, glissant irrémédiablement vers l'obscurité silencieuse et froide dont il vient à peine d'être arraché.

Ce matin, fort heureusement, l'éboueur a un pressentiment...

Prématurité

— Maman, je sais que tu es impatiente de garder ton petit-fils mais s'il te plaît, pose ce couteau !

Ficellation

Les officiers de l'état civil refusèrent que Paul Danio, boucher de son état, prénomme son fils Gigo, un pourtant beau bébé de 3kg750 que la sage-femme avait habilement délivré alors qu'il se présentait étroitement ficelé par son cordon ombilical.

Haut débit

- Chouette famille, constata l'officier d'état civil devant l'homme venu déclarer la naissance de son quatorzième enfant.
- À qui le dites-vous! Ma femme a fait un débit de grossesses!

Délai légal

- Dis-moi, Sabine, le délai légal pour avorter, c'est bien toujours 12 semaines?
- Ben oui, pourquoi?
- Non, pour rien, j'ai là une dame qui vient avec son bébé, et il a onze semaines et demie. Asseyez-vous là, madame, tout va bien se passer, on s'occupe de vous tout de suite!

Attachement

Charles était occupé à tailler les rosiers de sa haie quand une voix s'éleva de la maison voisine, à travers la fenêtre ouverte :

- Mon chéri, tu peux aller voir si le facteur est passé ?
- Oui, m'man!

La porte s'ouvrit sur un homme d'une trentaine d'années au ventre et à la calvitie déjà fort avancés, vêtu d'un caleçon et d'un t-shirt trop large.

Du bas de ce dernier sortait un cordon qui le reliait à l'intérieur de la maison, et qui se tendit derrière lui au fur et à mesure de sa progression, qui se faisait de plus en plus difficile.

Au milieu de l'allée, arc-bouté comme pour résister à un vent violent sous la tension croissante de l'étrange longe, il adressa un signe amical à Charles.

- Salut, voisin, beau temps, hein!
- Bonjour, Joey, oui, c'est agréable. Tu salueras ta mère pour moi! Elle va bien?

Au prix d'un effort considérable, au bout de son lien tendu à l'extrême, Joey parvint à la boîte aux lettres, s'y agrippa d'une main, en extirpa une enveloppe de l'autre. Il allait ouvrir la bouche pour répondre à son voisin quand la voix de sa mère se fit entendre, impatiente, depuis les entrailles de la maison :

- Alors, Joey, ce courrier?

Joey leva un sourcil, puis un pied, lâcha la boîte aux lettres et fut comme aspiré vers la maison par le lien qui se rétractait brusquement.

Cramponné à son enveloppe, il disparut derrière la porte, qui se referma.

Charles considéra les cisailles, qu'il tenait toujours en main.

- Va vraiment falloir qu'il le coupe un jour, ce cordon...

Instinct maternel

Désolée, ma chérie, mais en septembre, il va falloir que je déménage ta chambre. Ta petite sœur est prévue pour le 5 et entre toi, le carton de crêpes jambon-fromage et le bac à glaçons pour les pastis de ton père je n'aurai jamais assez de place pour elle dans le freezer. Je t'ai donc aménagé un coin douillet dans le congélateur de la cave à côté de tes frères aînés.

Bien sûr, tu ne peux pas te rappeler comment c'était, mais tu vas voir, il y fait même plus chaud que dans mon ventre...

Coquillages et crustacés

Elle avait mangé beaucoup de fruits de mer pendant sa grossesse. Forcément, comme toute femme enceinte, elle avait eu des envies, que son gentil mari s'était empressé de satisfaire en courant les poissonniers de la ville à toute heure ou presque. Mais cela justifiait-il les antennes, la carapace et les tentacules du bébé que lui tendait à présent la sage-femme ?

Poèmes

*Q*uand je retomberai
en enfance
ce ne sera pas
de bien haut

*A*ux bras de Grand-père
Le bébé s'endort très vite.
Sacré Parkinson!

*C*onçu
Sans amour
Il naquit
Sans nombril

*N*é
De mauvaise humeur
Il vécut
De bon humour

À portée de chat
La fillette a suspendu
Un joli nichoir

*E*spiègle et farceur
Ce fils que je n'ai pas eu
me parle à l'oreille

*L*a cigogne ou le goéland
Qui récupèrera l'enfant ?
C'est flippant d'être bientôt mère
Quand on vit près de l'océan

C'est plus fort que moi,
Je laisse toujours pendre
Une main ou un pied
En dehors du lit
Pour,
Quand les monstres qui sont dessous
Ont peur dans le noir,
Qu'ils puissent mettre leur patte
Dans la mienne

*L'*enfant a sorti ses trésors
Du coffre et s'y est allongé.
Il se fige de tout son corps
Et se retient de respirer,
Écoute les bruits du dehors
Qui lui parviennent, étouffés,
En se demandant comment c'est
Dans un cercueil, quand on est mort.
Quand maman vient le recoucher
En le soulevant sans effort,
Il sent sa tête dodeliner
Et dans un sourire il s'endort
Sur son épaule, abandonné
Aux parfums de ses cheveux d'or
Pour ce moment d'éternité,
Demain il y jouera encore.

L'humour, c'est aussi :



en vente sur www.nco-editions.f

.4 illustration



JYG. ^{PM}

picture maker

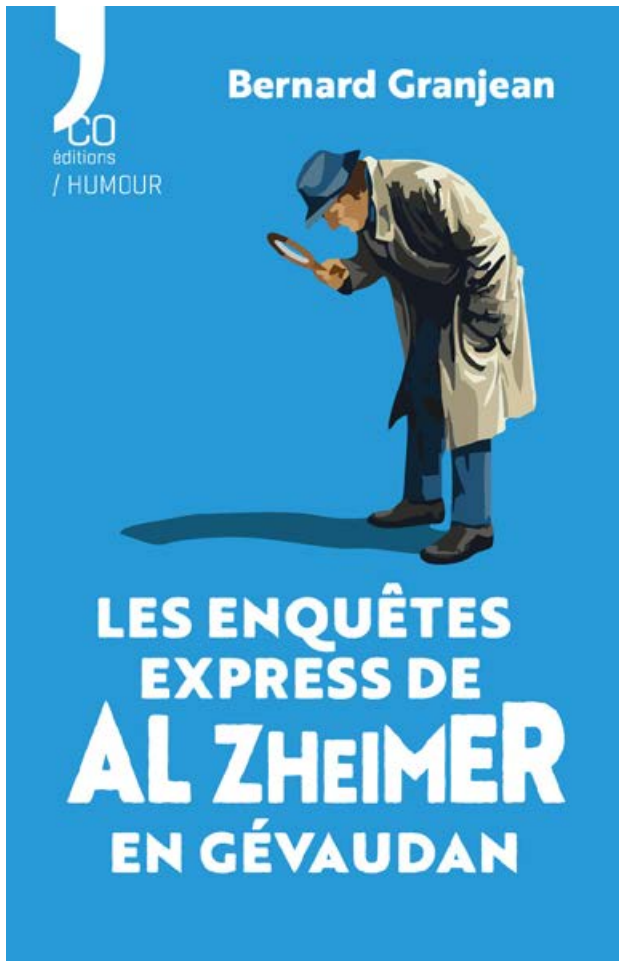
Jean-Yves Grand réalise la totalité des couvertures et des mises en page des livres édités par n'co éditions.

Il travaille sur la base d'illustrations à plat, et de photomontages.

contact

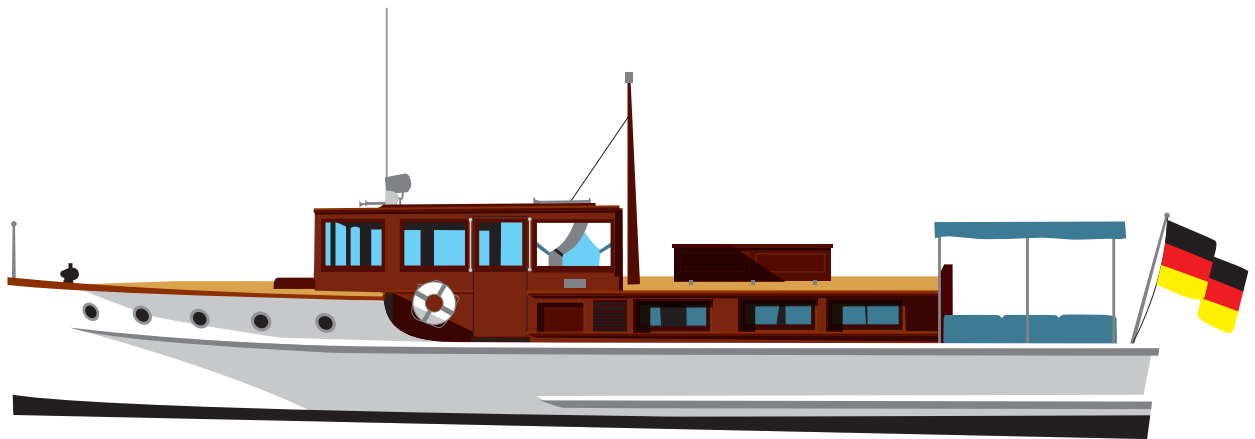
grand.jean-yves@orange.fr

nco-editions@orange.fr











n'co
éditions

synergiques
et viennoises

proposez vos manuscrits
vous êtes forcément n'compatible...

la liberté de ton,
une charte graphique attrayante,
des collections originales

/ polar / noir / s.f. / fantasy / bio / ...

3 formats de lecture

/ ROMAN

Raconter toutes les histoires...

/ COURT

Savourer les menus plaisirs...
Une collection de nouvelles et des concours.

/ PULP

Réinventer le roman de gare...
Une collection de textes courts.

Tous les ouvrages imprimés
et en epub de n'co édition
sont disponibles à l'achat sur
<https://www.nco-editions.fr/>
... en commande partout
et chez nos libraires partenaires

n'co éditions
Les Pokotos
3, rue de la Charité
38200 Vienne



Lucioles
13, place du Palais
38200 Vienne



Le refuge des mots
Centre Commercial LIDL - 125, N 7
38150 Salaise-sur-Sanne



Le coin des livres
9, rue Sainte Marguerite
07430 Davézieux



Librairie de Paris
6, rue Michel Rondet
42000 Saint-Étienne



Imagin'à lire
8, place du Général de Gaulle
38440 Sain-Jean-de-Bournay



Librairie Forum
5, rue Michel Rondet
42000 Saint-Étienne



Leclerc Saint-Clair-du-Rhône
Route de Condrieu
38370 Saint-Clair-du-Rhône



Super U Annonay
50, avenue de l'Europe
07100 Annonay



FNAC Annonay
49, avenue de l'Europe
07100 Annonay



FNAC L'Île d'Abeau
ZAC des Sayes, 8 Rue des Sayes
38080 L'Île-d'Abeau



Le webzine de n'co éditions
Juillet 2026
Directeur de la publication : Jean-Yves Grand
Ce magazine numérique n'est pas destiné à la vente.
Fichier pdf disponible sur www.nco-editions.fr

n'co éditions
3, rue de la Charité - 38200 Vienne
SARL au capital de 8000 € - RCS VIENNE 419876073
nco-editions@orange.fr
www.nco-editions.fr

n'co édition est membre de



Auvergne-Rhône-Alpes
et de

